

Pierre Nora, historien : « Les carapaces identitaires sont en train de gangrener l'esprit public »

YANN DIENER • MIS EN LIGNE LE 19 SEPTEMBRE 2020 • PARU DANS [L'ÉDITION 1469 DU 16 SEPTEMBRE](#)

La revue *Le Débat* a 40 ans, et elle s'arrête avec son 210e numéro. Revue générale d'idées, sous-titrée « Histoire, politique, société », son but était de mettre des analyses de fond à la portée d'un public aussi large que possible. C'est l'historien Pierre Nora, son fondateur, qui a décidé d'arrêter sa publication, pour prendre acte de l'évolution des pratiques de lecture et pour alerter sur la réduction des conditions du débat intellectuel.

Charlie Hebdo : Que ressentez-vous depuis votre décision d'arrêter *Le Débat* ?

Pierre Nora : Je suis étonné par l'écho, plus large que je ne l'aurais pensé, qui accueille cet enterrement. Je me suis d'ailleurs demandé pourquoi. Mon hypothèse est que cela est très lié au titre, « *Le Débat* ». Il y a une inquiétude à voir disparaître le débat si *Le Débat* disparaît. La revue a commencé dans les années 1980, à un moment historique très précis, celui où s'épuisait l'idée révolutionnaire, moment où les intellectuels se ralliaient à la démocratie : ils comprenaient qu'on vivrait toujours avec des gens avec lesquels on n'est pas d'accord, et que le but n'était pas de les anéantir, mais de discuter avec eux. On entrait dans le débat. La fin de la revue aujourd'hui sonne un peu comme la fin de cette période.

Qu'est-ce qui a changé ?

C'est lié à la montée de nouvelles radicalités, pour lesquelles et avec lesquelles le débat est absolument impossible. Ce sont des gens qui ne veulent pas débattre, ils sont enfermés dans leur identité, qui ne souffre aucune discussion, aucune mise en cause ; et si vous n'en êtes pas, vous êtes un fasciste. J'ai peur que cet esprit-là n'envahisse plus qu'on ne croit l'université. Ma crainte, c'est que la « cancel culture », qui est à mon avis une néantisation de la culture, n'arrive massivement en France. De même qu'il y avait eu la vague de politiquement correct venue des États-Unis. Mais avec la « cancel culture », c'est plus grave, plus violent. C'est une sorte de guerre civile intellectuelle, en tous les cas quelque chose qui ne rendra pas la vie facile à ceux qui défendent la culture classique. Et cela même si nous essayons de renouveler cette culture. C'est une culture qui s'est incarnée pour nous dans les revues. *Le Débat* avait pris la suite d'une tradition qui date de deux siècles, après la Révolution, et qui est très française, c'est la tradition des revues générales d'idées, telles qu'ont été successivement la *Revue des Deux Mondes* autrefois, la *Revue de Paris*, la *NRF*, *Les Temps modernes* ou *Esprit*.

À LIRE AUSSI : [La « cancel culture », ces nouvelles « fatwas » venues de la gauche](#)

Alors c'est la fin de ce genre de revues ?

Oui, nous en sommes probablement à la dernière génération des revues générales de ce type, qui mélangent plusieurs aspects, le goût de la tradition littéraire et des humanités, le sens des Lumières, l'attachement civique et citoyen à la politique, mais sans engagement partisan dans la politique. Or il y a un changement d'époque, et la montée des radicalités n'en est pas la seule raison, il y a aussi le fait que la plus grande démocratie du monde, les États-Unis, n'est plus une démocratie. Il ne restera que l'Europe pour être démocratique, tout le reste du monde ne le sera plus. Ça a déjà des conséquences pour chacun d'entre nous.

Dans un même numéro du *Débat*, il y a une cohérence éditoriale, les articles se parlent pour mieux parler aux lecteurs. Vous dites dans l'introduction au dernier numéro que les lecteurs achètent aujourd'hui plus facilement des articles séparément sur Internet...

Il y a un changement de civilisation imposé par le numérique, qui pousse à la consultation à l'article unique, et ça change tout : c'est comme dans *Charlie*, si on lit un article ou un dessin sorti de son contexte éditorial, séparé du dessin voisin, ça prend un tout autre sens. Un article ou un dessin, il faut le prendre dans son jus pour le comprendre. On est menacés par ce mode de lecture hors contexte, et

si j'ai voulu arrêter la revue, c'est un peu pour pousser un cri d'alarme, et je suis très content que ça intéresse *Charlie*, ça prouve que c'est entendu.

Dans l'introduction au dernier numéro, vous écrivez : « *L'esprit du Débat n'est pas mort, continuons le combat.* » Pourriez-vous préciser les termes de ce combat ?



C'est simple, c'est le combat des Lumières : il s'agit de travailler contre cette carapace identitaire qui est en train de gangrener l'esprit public. Les identitaires excluent, ils chassent littéralement ceux qu'ils considèrent comme l'expression du vieux monde.

De quelle manière continuer ce combat ?

Pour ce qui nous concerne, nous allons essayer de nous appuyer sur la collection « Le Débat », chez Gallimard, qui était jusqu'ici un peu invisible, fondue dans les autres collections. On voudrait que le nom de la collection soit mieux repéré sur les couvertures des livres, on pourrait faire des livres de formats variés. Par exemple : en 1989, au moment du bicentenaire de la Révolution française, l'historien Patrice Gueniffey avait fait un article sur la Terreur. Il voulait poursuivre son étude jusqu'en 2015, parce que justement il y trouvait des échos. On avait coupé cette partie parce que c'était trop long, mais maintenant, je lui demanderais bien de traiter la Terreur jusqu'à aujourd'hui, et d'en faire un petit livre pour la collection « Le Débat ». Pour parler de la terreur aujourd'hui – dont vous, à *Charlie*, savez combien elle est active.

Quel est le défi pour la jeune génération d'historiens ?

Le défi, pour les historiens, ça va être de ne pas parler que pour les historiens. J'ai l'impression d'un retour à une volonté d'ouverture chez les jeunes historiens, à un désir de ne pas s'enfermer dans le discours universitaire.

À LIRE AUSSI : [«On n'est pas loin de ce qui se passait pendant la Révolution culturelle en Chine»](#)

Avez-vous eu d'autres réactions à l'arrêt de votre revue ?

Nous avons été 25 fois, comme vous chez *Charlie*, en face de gens qui, derrière leur carapace, nous nient et ricanent. Il y a eu un article sur *Mediapart* : ils commencent avec quelques précautions verbales en disant que la fin d'une revue est toujours triste, mais ils sont très contents que *Le Débat* s'arrête. Ils cachent à peine leur joie, ils la cachent habilement, et disent finalement que si nous disparaissions, c'est que nous n'avons rien compris, que nous l'avons bien cherché. Il faut répondre à ça. Il y a heureusement des îlots de résistance assez forts, et *Le Débat* en constituait un, notamment grâce aux éditions Gallimard, qui donnent une forme de centralité à l'expression intellectuelle. C'est une maison ouverte à différents points de vue, mais avec un esprit commun.

Vous n'avez pas laissé mourir *Le Débat*, vous avez posé un acte, une scansion...

Exactement, c'est un acte, un acte positif. C'est une responsabilité de l'arrêter, parce qu'il n'y en aura pas d'autres de ce type, je pense. Je suis content que vous l'ayez compris comme ça, parce que c'est une forme d'alerte.

Propos recueillis par Yann Diener

